



B.D.I.C.

BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE

Réservé à la Zone des Armées



3^e Année. — N° 227.

Mercredi 3 Janvier 1917.

Mercredi

3

JANVIER

Sainte Geneviève

Le soleil se lève à 7 h. 46 et se couche à 16 h. 04.

La durée du jour est de 8 h. 18 le 1^{er} et de 8 h. 23, le 7 janvier.

Lalune se lève à 12 h. 13 et se couche à 3 h. 23; pleine lune le 8 à 7 h. 42.

Températ. normale : 2°.

Vénus, étoile du soir, brille quelque temps à l'ouest après le coucher du soleil. Mars est visible presque toute la nuit. Jupiter se montre le soir et Saturne est visible aussi presque toute la nuit ne se couchant que peu avant le lever du soleil. Mercure est à peu près invisible.

Fêter à souhaiter dans la semaine. — Jeudi, saint Rigobert; vendredi, saint Siméon; samedi, saint Macré; dimanche, saint Lucien; lundi, sainte Gudule; mardi, saint Julien.

Janvier vient du nom de Janus, ancien roi mythologique du Latium, et à qui les Romains consacraient le premier jour de l'année.

Décisions du G. Q. G.

ENGINS DE GUERRE

Au G. Q. G., le 24 décembre 1916.

Plusieurs fois déjà, il a été rappelé qu'il était interdit aux militaires de conserver par devers eux des armes, des munitions et des engins de guerre et qu'il y avait lieu de les remettre aux autorités ou services qualifiés pour les prendre en charge. (Circulaires n° 815 du 3 janvier 1915, 14,279 du 20 août, 8,078 du 11 septembre 1916, 18,739 du 17 octobre 1916.)

Ces prescriptions ne sont pas toujours rigoureusement appliquées, des permissionnaires des armées étant encore signalés comme ayant rapporté chez eux un grand nombre d'armes ou d'engins explosifs.

Les autorités militaires à tous les degrés de la hiérarchie sont invitées à se conformer strictement aux ordres donnés à ce sujet et à veiller sévèrement à ce qu'aucun relâchement ne se produise plus dans leur application.

A l'avenir, dans chaque corps ou service, avant tout départ de permissionnaires, il sera spécialement désigné un officier pour contrôler, par une inspection minutieuse, qu'aucun militaire n'est détenteur d'armes, de munitions ou d'engins.

Cette surveillance sera complétée dans chaque gare d'embarquement, par les soins des généraux commandant les armées, au moyen d'un service de contrôle des permissionnaires, comprenant un personnel suffisant en officiers et sous-officiers.

En cours de transport, pendant les arrêts dans les gares de bifurcation, aux principales gares d'arrivée, un service de contrôle organisé par les autorités régionales passera également l'inspection des permissionnaires.

Tout militaire trouvé détenteur d'armes, de munitions ou d'engins sera immédiatement privé de permission. Il sera remis sans délai en route sur sa formation. La mention : « Renvoyé aux armées pour transport d'engins de guerre » sera inscrite à l'encre rouge sur le titre de permission. Il subira une punition de trente jours d'arrêts de rigueur ou de prison, infligée par ordre du général commandant en chef.

Dans tous les cas, un compte rendu sera adressé au général commandant l'armée intéressée, soit directement, soit sous le couvert du général commandant en chef, et une enquête sera ouverte à l'effet de déterminer les responsabilités.

Prêtre de porter ces prescriptions à la connaissance des corps et services.

LES PERMISSIONS

Suite à la note 24,222 du 28 octobre 1916.

Au G. Q. G., le 20 décembre 1916.

Quand le tour normal de départ en permission (allocation) coïncide exactement, ou dans un délai de trente jours près, avec la rentrée d'une permission de 7 jours à titre de convalescence, le départ en permission régulière devra être retardé d'un mois.

Arrivé au port d'embarquement, où ils doivent être rendus la veille du jour du départ du paquebot, ils se présentent au dépôt ou à l'annexe du dépôt des isolés des troupes coloniales qui les prend en subsistance et leur fait délivrer une réquisition de passage; cette réquisition est établie par le sous-intendant militaire.

Le transport jusqu'au lieu de jouissance du congé ou de la permission est assuré, au débarquement dans la colonie, suivant les instructions données par le commandant supérieur des troupes ou son représentant.

Le commandant supérieur des troupes, ou son représentant, avise, dès le débarquement, les intéressés de la date de leur réembarquement pour rentrer en France et donne tous les ordres utiles pour qu'ils soient rendus au port de réembarquement pour la France, la veille du jour fixé pour le départ.

Au débarquement en France, les militaires rentrant de permission ou de congé sont pris en subsistance au dépôt des isolés des troupes coloniales du port d'arrivée, qui assure leur mise en route suivant les instructions qui lui sont notifiées.

DROIT A LA SOLDE

A. — Militaires envoyés en permission étant présents à leur corps.

Ces militaires, qu'ils soient dans la zone des armées ou à l'intérieur au moment de leur envoi en permission, ont droit à la solde pendant toute la durée de leur permission, y compris les journées de voyage par mer aller et retour.

Ils ont droit également à l'indemnité représentative de vivres (1) pour les journées de voyage, à l'aller et au retour, exception faite pour les journées passées à bord ou pendant lesquelles ils sont pris en subsistance.

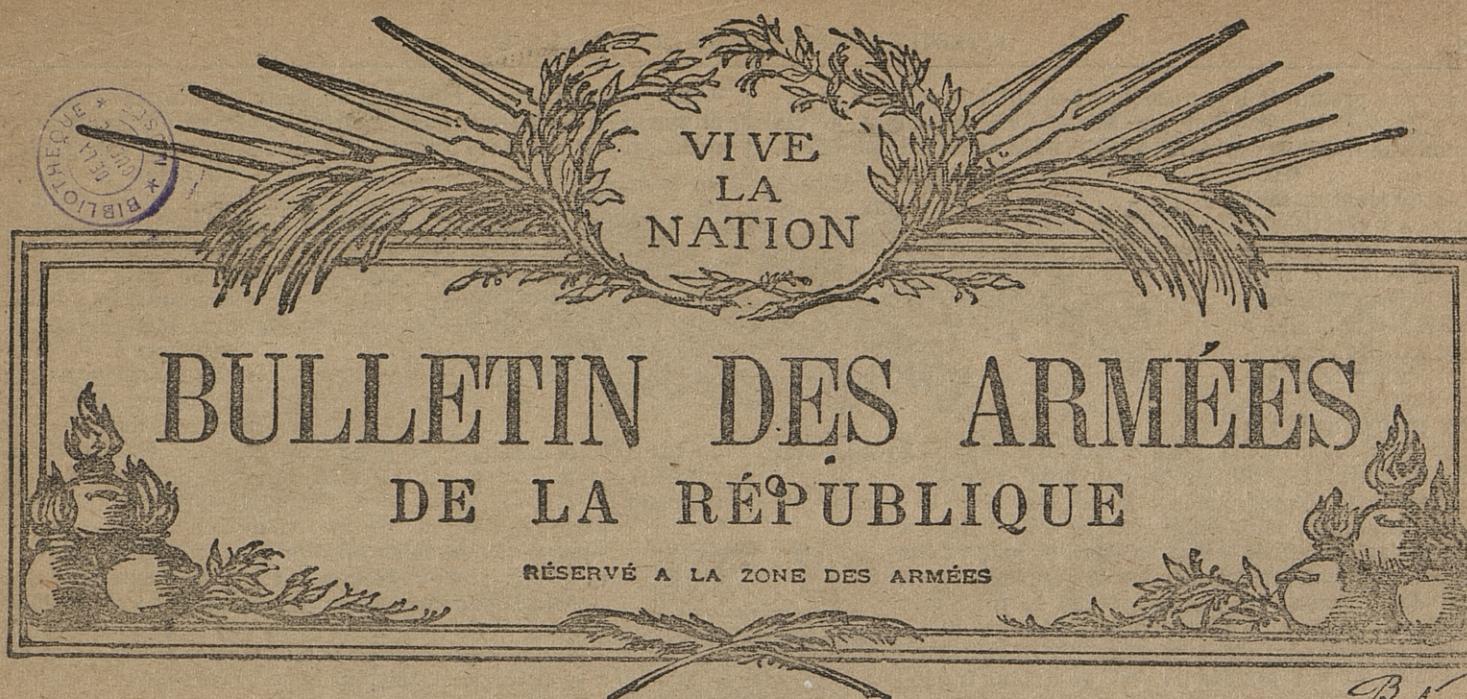
(1) Fixée à 1,31 pour 1917.

(Lire la suite à la page 15.)

CALENDRIER POUR 1917 (Premier semestre)

1917 JANV.	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN
JOURS CROIS. DE 1 H. 40	JOURS CROIS. DE 1 H. 50	JOURS CROIS. DE 1 H. 50	JOURS CROIS. DE 1 H. 50	JOURS CROIS. DE 1 H. 10	JOURS CROIS. DE 12 M.
1 L s Grégoire	1 J s Ignace	1 J s Aubin	1 B s Rameaux	1 M s Ph. s Jac	1 V s Fortuna
2 M s Basile	2 V s Purification	2 V s Jacob	2 V s Athanase	2 S s Richard	2 S s Eustache
3 M s Genesive	3 S s Blaise	3 S s Marin	3 J s Inv. St-Cr.	3 D s Adèle	3 D s Théophile
4 J s Rigobert	4 D s Septuagesime	4 D s Remézire	4 V s Monique	4 L s Pie V	4 L s Philomène
5 V s Amélie	5 L s Agathe	5 L s Théophili	5 J s Vincent F	5 D s Pie V P	5 M s Bonifac. P.
6 S s Euphémie	6 M s Armand P.	6 M s Colette	6 V s Vend. Saint	6 D s J. P. P. P.	6 M s Claude
7 D s Melanie PL	7 M s Fidèle	7 M s Thom. d'A.	7 S s Clotilde	7 L s Stanislas	7 P s Eustache
8 L s Lucien	8 J s Itrima	8 J s I. de-D. P.	8 D s PAQUES	8 M s Desira	8 V s Médard
9 M s Marcellin	9 V s Apolline	9 V s Françoise	9 L s Odette	9 M s Gregoria	9 S s Polycla
10 M s Guillaume	10 S s Scholast	10 S s Dorothee	10 M s Fulbert	10 J s Antoni	10 D s Landry
11 J s Hortense	12 L s Eustache	12 L s Marius	11 M s Leon	11 V s Mammert	11 L s Barnabae
12 V s Arcade	13 M s Lazar	13 M s Euphrasie	12 S s Jules	12 S s Pancrace	12 M s Olympie
13 S BAPT. N. S.	14 M s Valenit	14 M s Mathilde	13 V s stida	13 D s Servais	13 M s Ant de P.
14 D s Hilarie	15 J s Faustin	15 J s Mi-Carême	14 S s Tiburce	14 L s Régatius	14 J s Ruin
15 L s Rachel	16 V s Julianne	16 V s Cyriac	15 D s Quasimodo	15 M s stDenies	15 V s Germaine
16 M s Marcel	17 S s Luce	17 S s Patrice	16 M s Odette	16 S s Honoré	16 S s Cyr
17 M s Antoine	18 D s Quasimodo	18 D s Léonore	17 M s Parfait	17 J s Ascension	17 D s Avit
18 V s Prisca	19 L s Sublice	19 L s Joseph	18 M s Venant	18 L s Olga	
19 M s Sébastien	20 L s Gabin	19 J s Emma	19 S s Yves	19 M s G. Pr. n.	
20 S s Agnès	21 M s Marci-Gras	20 M s Jacob	20 D s Bernar	20 M s Florence	
21 D s Agnès	22 M s Cyprian	21 M s Benoît	21 S s Anselme	21 J s Salice	
22 L s Vincent	23 M s Raymond	22 J s Léa	22 D s Opportune	22 V s Paulin	
23 M s Raymond	24 M s Babylos	23 V s stIsabell	23 L s Georges	23 S s Félix	
24 M s Babylos	24 S s Mathias	24 V s stVictor	24 M s Gaston	24 D s H. s J. B.	
25 J s Cov. S. P.	25 D s Quadragesime	25 D s Passion	25 M s Marc	25 V s Urbain	
26 V s Victoria	26 L s Nestor	26 L s Clet	26 S s Ph. de N.	26 L s Prosper	
27 S s Julie	27 M s Nestor	27 M s Rupert	27 V s stFrédéric	27 D s Penteconte	
28 D s Charlem.	28 M s Honorine	28 M s Contrean	28 S s Anna	27 M s Graciano	
29 L s Fr. de S. P.	29 M s Romain	29 J s Euastase	29 B s Robert	28 J s stIrenae	
30 M s Martine	30 V s Amédée	30 V s Amédée	29 M s Maximin	29 V s P. et P.	
31 M s Marcella	31 S s Benjamin	31 S s Benjamin	30 L s Ludovic	30 M s Ferdinand	
ANNÉE RUSSE					
RETARDE DE 10 JOURS					
LETRE DOMINICALE G					
A. CAYEUX					

OFFERT PAR LA MAISON TARRIDE



LE MARÉCHALAT

C'est le plus haut grade militaire. L'origine en est lointaine.

L'office de maréchal était, au début, comme l'office de connétable, une sorte d'intendance sur les chevaux du souverain. Mais dès

une bataille rangée, ou avoir pris deux places fortes. La première promotion de maréchaux d'Empire en comprenait quatorze : Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières.

C'étaient tous des généraux de division ayant commandé en chef devant l'ennemi ou ayant rendu des services signalés sous les ordres directs de Napoléon. Ils étaient jeunes; en ces temps de guerre continue on arrivait tôt au grade suprême.

Le même décret conféra le titre de maréchal à quatre autres généraux de division, remplissant les mêmes conditions de services, mais plus âgés : Kellermann, Lefebvre, Péringon et Sérurier.

Dans le cours de son règne, pour combler les vides produits par la guerre, l'empereur eut à nommer huit autres maréchaux, et non des moins : Victor, Macdonald, Oudinot, Marmont, Suchet, Gouvion-Saint-Cyr, Poniatowski, Grouchy.

En 1815, il y avait encore quinze maréchaux. La charge entraînait la qualification de monseigneur, comme sous l'ancien régime.

La Restauration eut douze maréchaux de France et on ne les appela plus qu'en temps de paix et douze en temps de guerre. La République de 1848 n'y toucha pas, et sous le second Empire les maréchaux étaient de droit sénateurs.

En 1870, les maréchaux de France étaient au nombre de neuf.

RAPPORT AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Paris, le 26 décembre 1916.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La dignité de maréchal de France prévue par la loi et qu'une longue période de paix a suspendue ne saurait mieux revivre qu'en faveur du général qui, par deux fois, sur la Marne et sur l'Yser, a victorieusement arrêté la marche foudroyante des armées ennemis au moment où elles croyaient atteindre leur but et nous réduire à subir leur volonté.

Le pays tout entier attend du Gouvernement cet acte de reconnaissance et de justice.

Si vous partagez cette manière de voir, je vous demande de bien vouloir revêtir de votre signature le décret ci-joint.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon profond respect.

Le ministre de la guerre;
LYAUTHEY.

Le Président de la République française,
Sur la proposition du ministre de la guerre,

Décrète :

ARTICLE PREMIER. — Le général de division Joffre (Joseph-Jacques-Césaire) est nommé maréchal de France.

ART. 2. — Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 26 décembre 1916.

R. POINCARÉ.

LE SALON DES ARMÉES

Toute la presse parisienne a constaté le grand succès de la journée du vernissage au Salon des Armées et l'impression profonde produite sur le public par la sincérité puissante, l'émouvante sobriété, la sensation de « vécu » qui se dégagent des œuvres exposées. Les journées suivantes ont encore accentué cette impression. L'affluence de la veille et du jour de Noël fut considérable ; et le public, malgré le service d'ordre des gardes ordinaires du Salon, renforcés par des gardiens de la paix, avait peine à circuler dans les salles du Jeu de Paume. Mais point de bousculades, point de poussée, point de nerfs : il semblait qu'une sorte d'émotion respectueuse eût saisi les visiteurs devant les œuvres de nos poilus-artistes.

Toute la semaine, le public a continué à défilé, nombreux et intéressé, devant les peintures, les dessins, les sculptures et les mille objets si curieux dus à l'ingéniosité artistique des exposants. Et il ne s'est pas contenté de les admirer platoniquement. Depuis le premier jour, le bureau de vente n'a pas désempli et les achats des particuliers venant après ceux de l'Etat forment un total respectable dont nous ferons connaître prochainement, le chiffre en reliant la première liste des objets vendus.

La section belge, qui, par suite de retard dans les travaux d'aménagement, n'avait pu être visitée de façon complète par le public, a fait l'objet d'un vernissage spécial. Elle a été inaugurée officiellement vendredi 29 décembre, par M. le baron de Gaiffier d'Iestroy, ministre plénipotentiaire de Belgique à Paris, et Maurice des Ombiaux, représentant M. de Broqueville, ministre de la guerre belge, qui ont été reçus et accompagnés dans leur visite par M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et le général Miquel-Dolton, représentant le général Lyautey, ministre

de la guerre. La cérémonie s'est terminée par la visite de la section des journaux du front, qui a vivement intéressé le cortège officiel.

La fin de la semaine a été particulièrement brillante et la journée du dimanche 31 décembre a vu défilé dans les salles du Jeu de Paume une foule plus grande encore que celles du 24 et du 25 décembre. L'année 1917 commence donc sous les plus heureux auspices pour le Salon des Armées, qui provoque dans Paris une curiosité et un intérêt considérables.

Nous avons, dans un dernier numéro, exprimé notre vif regret de n'avoir pu placer, dans les salles du Jeu de Paume, la totalité des 6,000 œuvres qui nous ont été expédiées et qui, presque toutes, auraient mérité les honneurs de l'exposition publique. Nous étudions en ce moment un projet très intéressant qui vient de nous être soumis pour l'organisation d'une exposition destinée à compléter de la façon la plus heureuse celle du Jeu de Paume, en nous permettant de présenter au public la majeure partie des œuvres que nous n'avions pu, faute de place, transporter au Salon des Armées. Si, comme nous l'espérons, ce projet peut être réalisé, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs.

Mais il est bien entendu que, dans un cas, comme dans l'autre tous les poilus-artistes qui ont travaillé en vue du Salon des Armées recevront le diplôme d'exposants de Bernard Naudin et que tous auront droit aux mêmes avantages.

Le surmenage des derniers jours d'organisation nous a mis en retard dans notre correspondance avec les exposants et peut-être quelques uns d'entre-eux n'ont-ils pas

encore reçu l'avis officiel du sort réservé à leurs envois. Qu'ils veuillent bien patienter quelques jours encore : aucun ne sera oublié. Ceux qui n'auraient pas reçu leurs cartes d'entrée peuvent nous les réclamer ou nous les faire réclamer par leurs familles, elles sont à leur disposition.

En ce qui concerne les cartes d'entrée, ajoutons que le comité du Secours national qui, comme nous l'avons dit, s'est chargé de recueillir les bénéfices du Salon et de les répartir entre les œuvres de guerre, nous a demandé, en considération du but poursuivi, de renoncer à notre idée de faire établir des cartes permanentes. Nous envoyons donc à chacun de nos exposants deux cartes d'entrée ordinaires. Ces cartes sont renouvelables et tout porteur d'un bon signé de l'exposant pourra retirer dans nos bureaux deux cartes nouvelles. Quant à l'exposant lui-même, son entrée permanente est de droit, puisque le Salon des Armées est ouvert gratuitement tous les jours aux militaires.

Une dernière question nous a été soumise par un grand nombre de nos correspondants. La moitié d'entre eux auront la chance de bénéficier de leur sept jours de « détente » pendant les deux mois d'exposition et ils en profiteront pour visiter le Salon des Armées. Mais les autres, ceux dont la permission est tombée avant ou après seront-ils privés de la joie de contempler leurs œuvres au Jeu de Paume ? Et ils émettent le vœu qu'une permission supplémentaire de vingt-quatre ou quarante-huit heures leur soit accordée. Ce vœu, nous ne pouvons que l'enregistrer avec toute notre sympathie. Mais nous sommes convaincus que les chefs de corps s'efforceront d'y donner satisfaction, dans la mesure compatible avec les nécessités militaires.

Feuilleton inédit du BULLETIN DES ARMÉES. N° 4

LE POILU ITALIEN

Par Jean CARRÈRE

Un versaglier, le matin d'une attaque, remet à son colonel une carte postale adressée à ses parents, priant son chef de vouloir bien la transmettre.

— Promettez-moi, monsieur le colonel, que si je meurs, vous expédierez cette carte, et je me battrai Lien.

— Mais, mon ami tu es brave et agile, pourquoi pense-tu mourir ? Bats-toi bien et continue à vivre !

— Ça ne fait rien, monsieur le colonel, promettez-moi !

Le colonel promet, et le soldat se bat comme un lion, revenant du reste sain et sauf. L'officier, alors, à la curiosité de lire la carte ; elle contenait simplement ces mots :

« Chers parents, ne pleurez pas et soyez fiers : je suis mort en héros ! »

Une autre anecdote, plus touchante encore, et, hélas ! plus triste, m'a permis,

par ailleurs, de confirmer cette psychologie du soldat italien, épris de gloire pour sa famille et son village...

Il disait cela, et bien d'autres choses, à phrases entrecoupées, haletantes, sublimes,

Ses yeux brillaient d'une suprême flamme. Des larmes venaient à nos yeux et nous avions la gorge étranglée. Mon ami, dont la voix tremblait, dit au soldat :

— Mon cher enfant, vous êtes un vrai héros, de toute votre âme et, je vous le jure, je dirai à tous que vous êtes tombé au champ d'honneur.

Nous allons le voir : il était à l'extrême limite de sa vie, et l'agonie était proche. Il était blême, décharné, décomposé, presque sans force pour parler, et nous hésitions à l'aborder. Quand il nous aperçoit, de toutes ses dernières forces, il se lève sur son lit, et, les mains suppliantes :

— Oh ! monsieur, le journaliste, je vous en prie, si vous écrivez au pays, ou dans votre journal, par charité, ne dites pas que je suis mort, vulgairement, à l'hôpital, ma famille et mes amis en seraient navrés et honteux ; dites plutôt, par pitié, que je suis mort, comme les autres, en héros, sur le champ de bataille ; car, je vous le jure, j'ai fait mon devoir, et j'aurais bien mérité de

mourir ainsi ; et si mes parents croient que je suis mort en héros, ils seront consolés et honorés dans le village...

Et je m'en allai, pensant qu'un peuple, où s'émeuvent des âmes pareilles est véritablement un grand peuple.

Braves poilus français, regardez donc attentivement vos frères d'Italie, et apprenez à bien les connaître, car votre juste jugement sera la plus chère de leurs récompenses.

(Fin.) JEAN CARRÈRE.

LA CAMARADERIE FRANCO-ANGLAISE SUR LA SOMME

Le grand journal anglais *Le Times* a publié, dans un récent numéro, un article où il apprécie la cordialité des rapports qui unissent les poilus et les tommies. Il rend en même temps un hommage chaleureux au soldat français, sur lequel régnait jusqu'ici bien des idées fausses en Angleterre. Nos poilus liront avec intérêt cette page vibrante et sincère :

L'un des plus heureux résultats de l'offensive de la Somme aura été de prouver la profonde sympathie qui unit les armées française et anglaise. Nous ne parlons pas ici de l'unité de commandement ni de la coopération des armes. Elles existaient, bien entendu. Mais elles n'ont été complètes qu'à partir du 1^{er} juillet au matin, où les vagues khaki et bleu horizon déferlèrent sur le parapet des tranchées de Favières, et cette autre matinée où Français et Anglais entrèrent en même temps, de deux points opposés, dans les ruines de Combles et vinrent se serrer la main au centre de la bourgade reconquise. Depuis, il ne s'est pas passé un seul jour qui n'ait vu la plus étroite union régner au point de liaison des deux armées ; et il y eut au moins un instant où les poilus et les tommies sautèrent, coude à coude, dans la même tranchée allemande.

Maintes fois, l'une des deux armées a dû enlever une position : colline, ravin ou tranchée fortifiée, pour que l'armée alliée pût atteindre son propre objectif. Et la tâche était parfois formidable ; mais jamais ni l'une ni l'autre n'hésitèrent. Souvent, après avoir enlevé une position, chaque allié l'a passée à son compagnon de bataille, lui laissant le soin d'enterrer les morts qu'il avait laissés sur la place.

Souvenirs inoubliables, et qui jamais ne s'effaceront de la mémoire des deux peuples ! Mieux encore que cette unité d'action, — qui n'est après tout qu'une question de discipline et de commandement — valent la camaraderie, l'admiration mutuelle, la confiance de chacun dans le courage et la ténacité du voisin, tant de fois éprouvées au cours de cinq longs mois de campagne.

N'a-t-elle pas éclaté cent fois cette fraternité d'armes, en août, où, par les chalets torrides, les hommes se passaient leurs bidons pleins d'eau, et en novembre, où, dans le brouillard et l'obscurité des jours si courts, ils se rencontraient, couverts de boue, et s'adressaient, à travers les solitudes dévastées, de joyeuses bienvenues. Cordiales exclamations, à peine comprises : « Va bien, mon vieux ! » et « Not' arf ! Na poo. (Il n'y en a plus !) Mais on est encore un peu là ! »

C'est la même chose que s'ils se comprenaient. Ils ne font plus qu'un, sauf pour la parole.

L'« INVASION » ANGLAISE

Je ne crois pas que l'on puisse citer un seul cas de querelle entre soldats français et anglais. Fait extraordinaire et beaucoup plus à la louange des Français qu'à la nôtre. Nous sommes, là-bas, des étrangers ; au repos, nos troupes submergent littéralement les villages français, et nos alliés,

quand ils reviennent en permission dans leurs bourgs, auraient quelque raison de chercher noise à tant d'intrus. Car notre Tommy, quelques qualités qu'il ait, n'est pas impeccable. Il a des manières dont ses hôtes peuvent à bon droit s'offusquer ; je me suis souvent demandé si nous accepterions chez nous la présence d'une armée étrangère avec autant de longanimité que les Français. Et même si nous le faisons, comme soldats et les chérissent comme camarades, ils seraient tout à fait désireux de leur témoigner leur sympathie, mais ils ne savent pas comment faire. Il en résulte surtout une certaine contrainte qui ne diminue toutefois pas leur admiration mutuelle mais qui les fait se séparer avec un sourire amusé tant ils se paraissent « différents » les uns aux autres.

ment inapte à parler une langue étrangère, même s'il la connaît très bien, et, tandis que l'officier français va au-devant de son partenaire anglais avec cette camaraderie simple et gaie dont il use dans ses relations avec ses collègues français, l'autre éprouve une insurmontable difficulté à lui répondre. Tous les officiers anglais professent pour les Français la plus grande admiration comme soldats et les chérissent comme camarades, ils seraient tout à fait désireux de leur témoigner leur sympathie, mais ils ne savent pas comment faire. Il en résulte surtout une certaine contrainte qui ne diminue toutefois pas leur admiration mutuelle mais qui les fait se séparer avec un sourire amusé tant ils se paraissent « différents » les uns aux autres.

PARFAITE COOPÉRATION

Je suis convaincu que les Français nous aimeraient moins si nous cessions d'être aussi Anglais pour devenir un peu Français. Les qualités que le Français prend le plus chez nous c'est justement celles dont notre gaucherie nationale est l'indice.

Je constate avec joie que le Français et l'Anglais ne sont pas deux répliques du même modèle mais que au contraire nous nous complétons l'un l'autre. L'armée anglaise et l'armée française « collent » extraordinairement. Le haut commandement anglais et français ont donné au monde l'exemple d'une coopération parfaite sur un terrain difficile.

Mais ce qui je crois aura la plus grande influence pour l'humanité dans l'avenir c'est la fraternité qui s'est établie entre les deux peuples.

COURRIER DU VAGUEMESTRE

LES NEIGES ÉTERNELLES. — Quelle est la limite inférieure des neiges éternelles, selon les latitudes ?

	LATITUDE	LIMITE au-dessus du niveau de la mer.
Spitzberg.....	77° Nord	Mètres 460
Greenland, est.....	72-74°	900-1,250
Islande, nord.....	67°	1,300
Islande, sud.....	63°	600
Alaska, mont Elias.....	60-67°	800
Canada, montagnes Rocheuses.....	52°	3,000
Suisse, Alpes Bernoises.....	47°	2,750
Mont Blanc.....	46-45°	2,800-3,100
Caucase sud.....	43°	2,900-3,700
Italie, Etna.....	37-30°	2,900
Tibet.....	32°	5,500-6,000
Himalaya, nord.....	28°	5,600
Equateur, Cordillière.....	1-30° Sud.	4,740
Afrique équatoriale, Kilimantjaro.....	3°	4,600
Bolivie, Andes occidentales.....	16°	5,620
Terre de Feu.....	54°	1,070

Comment s'orienter à l'aide de la Lune

A DOCTISSIME AMI CHANGERELLE, QUE L'ON DIT VIVRE DANS LA LUNE.

Nous venions de passer huit jours en ligne en quelque point de ce dur secteur qui va de Vaux à Douaumont. Une journée de franc repos nous avait déjà regaillardis, quand arriva le vaguenestre.

Il apportait le *Bulletin des Armées*. Du papier adoré de caractères d'imprimerie, à bonne fortune ! Depuis plus d'une semaine nous en étions privés.

Et le bon poillu de se précipiter (un exemple par officier, un pour dix hommes), sur notre gratuit « officiel ».

Son attention est tombée en arrêt : *Comment s'orienter à l'aide de la lune ?*

La question l'intéresse à coup sûr, car déjà il attaque l'article.

Hélas ! Poilu, mon frère, je te vois bientôt tourner la page que tu n'as pas eu encore le temps de lire. J'interroge : « C'est un peu trop fort pour nous », me répète-t-on.

Mon camarade, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, et vais t'expliquer une nouvelle façon de t'y prendre.

Faisant la nique à Copernic et à ses doctes hypothèses, nous supposerons que la terre est immobile et que la lune s'amuse tout bonnement à tourner autour.

Bien entendu, je me placerai aux jours d'équinoxe, c'est-à-dire lorsque (fin mars, fin septembre) la durée du jour est égale à celle de la nuit.

Que ce soit nouvelle lune, premier quartier, pleine lune ou dernier quartier, qui font ce qu'on appelle les phases de la lune, — la lune, tout comme le soleil, se lève à l'Est, est au Sud, lorsqu'elle est au milieu de sa course, se couche à l'Ouest.

Mais, tout de go, tu m'interromps. Pleine lune, nouvelle lune, tu sais ce que c'est ; mais comment diable reconnaître le premier quartier du dernier ?

Voici un petit moyen mnémotechnique qui te permettra sans peine de les distinguer l'un de l'autre.

Ces quartiers se suivent comme les jambages d'un x : le premier quartier à la forme du premier jambage de l'x : soit un D ; le dernier quartier à la forme du dernier jambage de l'x, soit un Q renversé.

Voilà, maintenant, mon cher, deux faits que tu as certainement remarqués.

Pourquoi fait-il nuit noire les jours de nouvelle lune ? Parce que la lune s'est levée à 6 heures comme le soleil et s'est couchée à 18 heures comme lui. La nuit, elle est donc absente de notre ciel.

Pourquoi la pleine lune nous éclaire-t-elle toute la nuit ? Parce qu'elle se lève à 18 heures, quand le soleil se couche et ne se couche qu'à 6 heures, quand se lève le soleil.

Le jour de la pleine lune, la lune est donc à 18 heures à l'Est (lever) et à 6 heures à l'Ouest (couche). A 24 heures, elle est au milieu de sa course, donc au Sud.

Tu as tout de suite compris, et avant

que je te le dise, que les quartiers sont des phases de la lune, intermédiaires entre la pleine lune et la nouvelle lune.

Partant de la phase dite nouvelle lune, la lune croît jusqu'à devenir la pleine lune, puis décroît jusqu'à ce qu'elle soit redevenue la nouvelle lune.

Le premier quartier est à mi-temps entre la nouvelle lune et la pleine lune, tandis qu'elle croît. Le dernier quartier est à mi-

c'est pour toi un jeu de trouver la direction du Nord.

Mais supposons qu'il soit une heure autre que celles, multiples de 3, portées à ce tableau.

Oh, c'est peu compliqué ! Entre chaque point cardinal et le point intermédiaire voisin, il y a 45° que la lune met 3 heures à parcourir. C'est dire que la lune parcourt dans notre ciel 15° en 1 heure.

Dans l'exemple précédent, à 22 heures, la lune aurait dépassé de 15° le Sud-Est. Tu as tôt fait de faire la rectification voulue. A 23 heures, il s'en faudrait de 15° qu'elle ne fût au Sud.

Est-ce un demi-premier-quartier (premier jambage de l'x bien formé et une moitié seulement du demi-cercle éclairé) ? Tu as vite déduit que c'est la phase intermédiaire entre la nouvelle lune et le premier quartier.

Donc, la lune s'est levée à une heure qui est la moyenne de ses lever à ces deux phases. Soit, entre 6 heures et 12 heures donc à 9 heures.

Tu conclus : 9 heures, Est ; 15 heures, Sud ; 21 heures, Ouest, et, pour les points intermédiaires, 12 heures, Sud-Est ; 18 heures, Sud-Ouest. Est-ce un demi-dernier-quartier (dernier jambage de l'x bien formé et la moitié seulement du demi-cercle éclairé) ?

C'est phase intermédiaire entre le dernier quartier et la nouvelle lune.

La lune s'est donc levée à 3 heures : Est à 9 heures, elle était au milieu de sa course : Sud, et se couchera à 15 heures : Ouest. Elle sera au Sud-Est à 6 heures, au Sud-Ouest à 12 heures.

Brille-t-il au ciel une lune dont les trois quarts du cercle sont éclairés ? Le premier jambage de l'x est bien circulaire. C'est la phase intermédiaire entre le premier quartier et la pleine lune. Est (lever) : 15 heures ; Sud : 21 heures, Ouest (couche) : 3 heures. Et 18 heures : Sud-Est, 24 heures : Sud-Ouest.

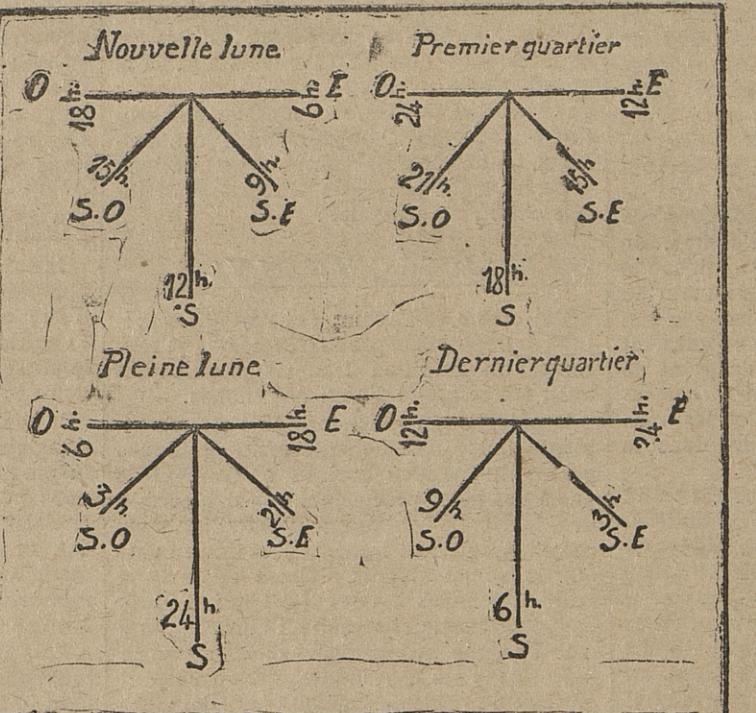
Le dernier jambage de l'x est-il bien circulaire ? C'est la phase intermédiaire entre la pleine lune et le dernier quartier. Est (lever) 21 heures, Sud, 3 heures, Ouest (couche) 9 heures. Et Sud-Est : 21 heures, Sud-Ouest : 6 heures.

Nous y sommes tout à fait ! Ces dernières explications étaient entièrement superflues, mais j'ai eu le plaisir de te voir faire en même temps que moi ces derniers calculs. Tu as saisi, mon brave poilu, admirablement, bien le mécanisme du problème et tu ne l'oublieras plus maintenant. Et chaque jour, tu sauras faire l'approximation suffisamment exacte de la phase de la lune où nous sommes ; partant de là, trouver l'heure de son lever. Ce qui revient à dire — un bref calcul mental aidant — que tu sais t'orienter à l'aide de la lune.

Il est d'ailleurs superflu que tu te relèves de mémoire puisque tu sais maintenant — et c'est infiniment préférable — le moyen de l'établir ; le cas échéant, tu le referas vite après un bref calcul mental.

Les points intermédiaires entre les points cardinaux, cela va de soi, la lune y passe à mi-temps de son parcours d'un point cardinal au suivant.

Est-il besoin de prendre un exemple pour illustrer ce tableau ? Il fait pleine lune ; tu consultes ta montre, il est 21 heures. Eh bien, tu sais que la lune est au sud-est et



Comment on manœuvre un Sous-Marin

Le lieutenant HINKAMP, de la marine des États-Unis, vient de publier, dans le JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DES INGÉNIEURS NAVALS, un article sur la manœuvre des sous-marins. Nous trouvons dans cette étude détaillée des renseignements d'autant plus intéressants que la manœuvre des sous-marins américains diffère peu en somme de celle des navires des autres pays.

Voici donc quelques extraits de ce travail.

La plongée du sous-marin s'effectue principalement au moyen de l'entrée de l'eau de mer dans des compartiments spéciaux appelés ballasts. On distingue deux sortes de ballasts : les principaux et les auxiliaires. Les ballasts principaux servent à introduire la plus grande partie de l'eau qui doit supprimer la flottabilité ; les ballasts auxiliaires servent à introduire les quelques centaines de kilogrammes d'eau nécessaires pour terminer l'immersion ; ils achèvent l'opération et, comme ils sont placés à l'avant et à l'arrière des bâtiments, ils servent à modifier l'assiette de celui-ci dans la ligne de l'avant et de l'arrière. Etant donné qu'ils sont destinés à parfaire l'opération de l'immersion, on n'a guère à surveiller le degré de remplissage que pendant la manœuvre des ballasts auxiliaires.

Avant de procéder à l'opération de la plongée il faut fermer complètement le panneau du kiosque. Cette opération implique préalablement l'arrimage de toute l'installation du pont, le rabattement de la passerelle, le dégrémement de l'appareil de T. S. F., la fermeture de tous les panneaux, l'ouverture des vannes d'admission de l'eau dans le ballast, etc. Cette opération demande de deux à vingt minutes, suivant la quantité de grémement qui doit être arrimé en dessous du panneau.

DEUX SORTES DE PLONGÉES

La plongée peut se faire de deux manières : soit sur place, c'est ce que le lieutenant Hinkamp appelle la plongée statique dans laquelle le bâtiment ne peut se mouvoir que verticalement ; soit en marche.

La plongée sur place peut s'effectuer de deux façons différentes, soit par l'emploi unique du ballast, soit au moyen d'une ancre agissant comme auxiliaire des ballasts. Dans ce dernier cas, on mouille l'ancre ; on remplit les ballasts, jusqu'au point de conserver une certaine quantité de flottabilité et on achève l'opération en « embrassant » ou en filant le câble de l'ancre. La dernière méthode est la plus simple et la plus facile à diriger ; mais elle ne peut être employée que si l'on n'a pas de courant, ou du moins si le courant est faible et la mer pas trop forte.

La plongée sur place au moyen de ballasts se fait de la façon suivante. On commence par assurer l'assiette du navire de

a atteint l'équilibre, sont très faibles. L'addition d'une vingtaine de kilogrammes d'eau fera descendre lentement le navire. Lorsque la descente est commencée, il faut neutraliser une partie de l'action du ballast, sans cela le navire continuerait à plonger indéfiniment, si on suppose la densité de l'eau constante. Il faut donc pomper une certaine quantité d'eau des ballasts ou l'expulser au moyen de l'air comprimé de manière à donner au bâtiment une force accélératrice vers le haut ; mais il a alors une tendance à remonter jusqu'à la surface et il faut arrêter le mouvement de remontée un peu avant qu'il n'atteigne une flottabilité positive.

Ce n'est donc que par une série de tâtonnements qu'on pourra amener un sous-marin au repos en équilibre à une profondeur déterminée et cet équilibre n'est pas stable. On voit que l'opération est assez délicate et que l'évaluation de la quantité de ballast nécessaire est la partie difficile de l'opération.

La plongée en marche s'opère en partant de ce que le lieutenant Hinkamp appelle l'« awash condition », c'est-à-dire celle dans laquelle les ballasts principaux sont vides et les ballasts auxiliaires remplis de façon à assurer l'assiette convenable du bâtiment. Dans ces conditions, le navire étant en marche, l'ordre est donné de plonger.

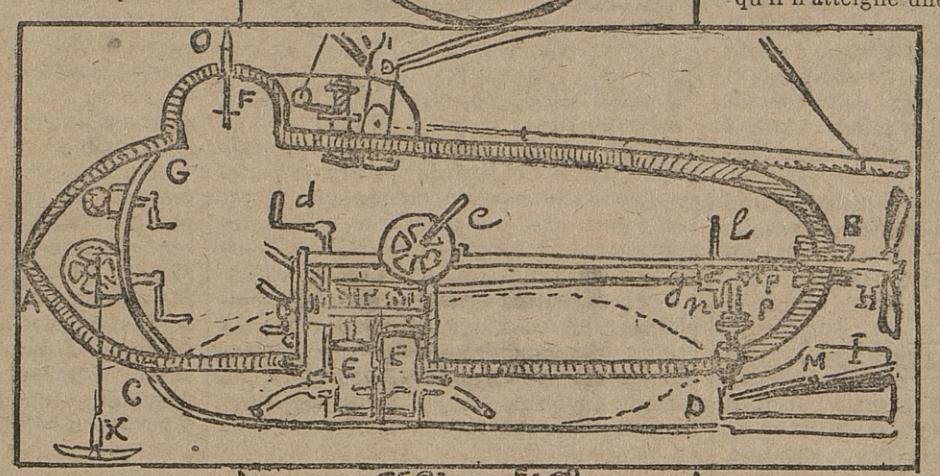
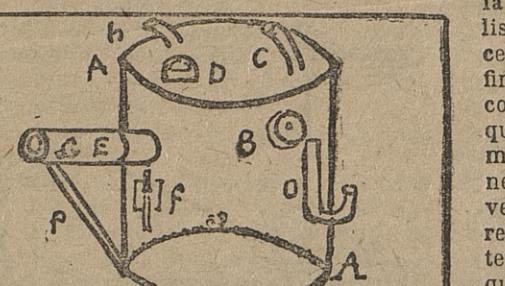
On incline légèrement le navire d'un demi-degré environ par l'avant, et on contrôle l'introduction de l'eau dans les ballasts au moyen des vannes. Tout cela est effectué dans une période d'une à deux minutes. Dans des manœuvres récentes, sept sous-marins ont mis deux minutes pour effectuer cette opération. Si la manœuvre du navire est difficile, il faut rectifier son assiette au moyen des ballasts, et continuer ensuite l'opération de remplissage des ballasts principaux.

On peut se servir aussi pour la plongée en marche des gouvernails horizontaux, placés soit à l'avant, soit à l'arrière ou au milieu du bâtiment.

Les fonctions de chaque homme de l'équipage sont clairement définies. Deux hommes au moins, et parfois tous les hommes de l'équipage, sont complètement familiarisés avec les fonctions de chaque poste, de sorte que tout ordre donné est promptement et intelligemment exécuté. Tout ordre donné est répété et, lorsqu'il a été exécuté, le commandant en est averti.

L'opération de faire plonger le navire est confiée uniquement au commandant.

La rapidité de la prise de plongée est capitale pour un sous-marin qui peut seulement de cette façon échapper à l'ennemi. Sur le premier submersible français *Nautilus*, propulsé par une machine à vapeur, il fallait pour passer de la navigation en surface à la navigation en plongée, éteindre la chau-



I. — Recomposition du sous-marin de Van Drebbel (XVII^e siècle).

II. — Le NAUTILUS, bateau sous-marin de Fulton (1798). — A. B. Coque du sous-marin ; C. D. Carréne en fer ; E. E. Pompes ; G. Cloison du compartiment étanche ; F. Corne du NAUTILUS destinée à s'enfoncer dans la carène du navire ennemi et dont la pointe O est traversée par le fil de remorque du torpille P. H. Hélice manœuvrée par le treuil e à engrenage ; L. Gouvernail ordinaire manœuvré par le treuil d. I. Gouvernail horizontal manœuvré par le treuil g ; c. Treuil de manœuvre de la voiture Y.

III. — Le bateau sous-marin de Bushnell (1775). — A. Hélice motrice. B. Hélice verticale pour la plongée et la stabilité d'immersion. E. Vis destinée à pénétrer dans la coque du navire ennemi et à tenir suspendue la caisse à poudre k. F. F. tuyaux d'aération ; G. Gouvernail.

façon qu'il soit horizontal lorsque la plongée sera effectuée ; à cet effet on vide ou en remplit les ballasts auxiliaires de l'avant ou de l'arrière. On remplit ensuite les ballasts principaux au moyen de larges vannes ; cette opération exige une à deux minutes.

La masse du sous-marin s'élève à plusieurs centaines de tonnes, mais les forces qui tendent à le faire plonger une fois qu'on

LOUIS GUILLOU,
Sergent, 6^e compagnie, 65^e rég. d'inf.

dière et ventiler la coque. Cela demandait tout d'abord 26 minutes, qui furent réduites bientôt à 7 ou 8 minutes. Avec des moteurs à pétrole le temps fut réduit à 3 minutes.

Sur les premiers sous-marins type *Holland*, le temps consacré à la mise en plongée fut d'abord de 25 à 30 minutes; il fut réduit sur l'*Octopus* à 4 minutes et demie. Le lieutenant Hinkamp l'évalue maintenant à 2 ou 3 minutes.

Le sous-marin américain type *Lake* qui plonge avec la quille horizontale, s'éclipsa en 6 minutes et demie.

Les sous-marins italiens peuvent disparaître en 5 minutes.

Toutefois, le sous-marin immergé, il s'agit de le maintenir en marche à une profondeur déterminée et la difficulté est grande. Le lieutenant Hinkamp compare la manipulation en plongée à un vol d'aéroplane, il n'y a de différence que dans la vitesse des deux engins et dans la densité des milieux dans lesquels ils évoluent; il n'y a pas de « trous » dans l'eau comme dans l'air, mais il y a des courants qui se croisent et des bandes de différentes densités.

Le sous-marin, pour se maintenir à une profondeur voulue, se sert des gouvernails de plongée de la même manière que l'aéroplane se sert des gouvernails horizontaux.

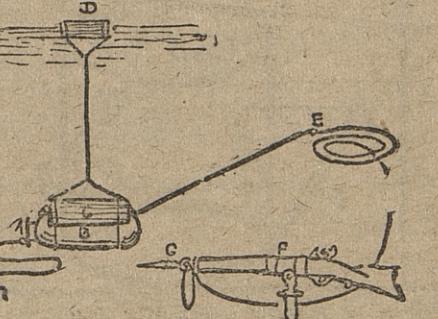
PÉRISCOPE ET SIGNAUX

Le périscope est l'œil du sous-marin. Il existe différentes sortes de périscopes : monoculaire, binoculaire, fixe, tournant, avec oculaire tournant, oculaire fixe et objectif tournant. On a construit aussi des omniscopes, dans lesquels tout l'horizon est reflété dans une glace, les différentes parties pouvant être séparées par des écrans. Les périscopes sont de longs tubes avec des lentilles aux deux extrémités : ils sont munis de prismes qui rendent parallèles les rayons.

Lorsqu'on regarde avec le périscope, on a, d'une façon générale, l'impression de regarder à travers un télescope. Le périscope qui est le plus employé dans la ma-

rine des Etats-Unis, est du type à parties supérieures mobiles avec un oculaire normal et un oculaire grossissant. Chaque sous-marin a au moins deux périscopes : un pour le commandant et l'autre pour l'homme de barre ou l'officier en second. Le commandant se tient d'habitude au périscope arrière et dirige les mouvements du

franchi la coque, sont recueillies par des microphones en relation avec des écouteurs téléphoniques. Avec deux récepteurs, un à tribord, un à bâbord, on peut connaître la direction approximative de la source sonore. Les sous-marins américains ont une cloche et parfois deux. Dans les manœuvres de flottilles en plongée, on sonne continuellement ces cloches, de façon que chaque sous-marin puisse connaître approximativement la position des autres.



Appareil lance-torpilles préconisé par Fulton, des 1793, pour placer des torpilles sous le navire ennemi.

LA VIE A BORD

Les installations pour le confort de l'équipage sont encore assez rudimentaires. Les officiers couchent généralement dans des cadres, les hommes dans des hamacs. Des glacières sont installées sur les sous-marins récents de manière qu'ils puissent emporter de la viande et des légumes frais. Chaque sous-marin américain a, en plus des vivres frais, pour cinq jours de vivres secs. La cuisine se fait naturellement à l'électricité.

Un problème particulièrement important est celui de l'aération des sous-marins en plongée. Dans un sous-marin actuel, l'air contenu dans le bâtiment au moment de la plongée est suffisant, étant donné un équipage de dix-huit hommes, pour une durée de neuf à douze heures. L'air comprimé qui est contenu dans les bouteilles et qui sera aussi à vider les réservoirs-ballasts, est suffisant pour renouveler complètement deux fois l'air du bâtiment à la pression atmosphérique, pourvu qu'il ne soit pas employé à d'autres usages. Le temps maximum pendant lequel on peut plonger avec de l'air respirable est donc de trente à trente-six heures.

Enfin on peut régénérer l'air. Pour cela on absorbe l'acide carbonique en faisant barboter l'air dans une solution alcaline et on lui restitue l'oxygène, soit en décomposant par l'eau du dioxyde de sodium ou de potassium, ou des produits à base de ces hydroxydes, soit en utilisant de l'oxygène comprimé emporté dans des bouteilles spéciales.

LE CARNET DES ROBINSONS

Comment préparer le papier calque ?

Tout le monde connaît le papier calque, indispensable pour la reproduction rapide du dessin industriel, militaire, etc. La recette classique pour préparer ce papier à l'arrière, quand on est bien installé et qu'on a tout sous la main, est bien connue.

Mélangez ensemble à la chaleur du bain-marie, 25 grammes de baume du Canada et 125 grammes d'essence de térbenthine rectifiée; enduisez avec une brosse la surface d'une ou plusieurs feuilles de bon papier fin. Ce mélange sèche rapidement; il est très transparent et ne tache pas les objets sur lesquels on l'applique.

Mais cette préparation usuelle est de réalisation à peu près impossible sur le front. Voici une recette plus pratique : On enduit le papier blanc de benzine ou d'essence minérale; ces deux liquides s'éva-

porent complètement au bout d'un certain temps et le papier qui en est imprégné, d'abord parfaitement transparent, revient bientôt à son état primitif. La benzine offre un inconvénient pour peu que la besogne soit un peu longue : on est obligé d'en imprégner la feuille à plusieurs reprises pour accentuer la transparence, ce qui oblige l'opérateur à déplacer son dessin. L'essence minérale donne de meilleurs résultats parce que son évaporation est beaucoup moins rapide.

Pour faire durer la flamme.

Mettez un peu de sel autour de la mèche d'une bougie; et vous constaterez qu'elle se consume plus lentement sans que la clarté diminue.

Contre le bruit.

Dans le but d'atténuer le bruit, dont la violence endolorit et peut même briser le tympan, les soldats peuvent se servir de boulettes de coton dont la grosseur ne devra

pas dépasser la largeur du conduit auditif. Trop grosses, ces boulettes pourraient, à la longue, amener des troubles.

Imbiber de glycérine ces tampons et les conserver dans une petite boîte en fer blanc ou aluminium (boîtes de pharmacie) où l'on a versé préalablement quelque peu du même lubrifiant.

En hiver, faire réchauffer, avant l'usage, à la flamme d'une bougie ou d'une allumette.

Contre les poux et les puces.

Pour se débarrasser des parasites — des puces surtout aussi multipliées que les poux et cent fois plus gênantes — un soldat qui a expérimenté le procédé en conseille l'emploi à ses camarades, à ceux tout au moins qui, comme lui, habitent les bois :

Brûlez votre paille de couchage. Remplacez-la par un lit de fougères qu'on trouve en abondance dans toutes les forêts.

De même, n'hésitez pas, si par chance vous disposez d'une paillasse, à remplacer la paille par des fougères.

Puces et poux fuient la fougère.

UN RAID DE BOMBARDEMENT SUR L'ALLEMAGNE

— Danziger, de suite au capitaine, il y a rassemblement des pilotes et mitrailleurs.

— Bon, j'y vais.

Autour du capitaine une vingtaine de jeunes gens sont réunis qui écoutent les explications données par celui-ci.

— Mes enfants, nous allons bombarder les établissements militaires de Mulheim, à l'entrée de la Forêt-Noire. Rappelez-vous que vous êtes Français et arrangez-vous pour qu'aucune bombe n'aille tuer des innocents, ce qui serait criminel et ne servirait à rien. D'ailleurs, je vous connais et ne vous en dis pas plus. Nous partons dans une demi-heure. Fourrier, distribuez les cartes.

Le fourrier s'approche et tend à chacun de nous une carte et une boîte d'allumettes tissons. Cette boîte doit nous servir au cas d'atterrissement forcé en « Bochie » pour mettre le feu à notre « coucou ».

Le fourrier me tend la mienne en me disant :

— Estrappez-là, hein ? — Je lui réponds :

— Oui, oui, vous pouvez être tranquille.

Puis je pars me préparer.

Bientôt tout est prêt pour le départ. Bombes posées sous l'appareil, moteur vérifié, le plein fait.

J'ai pris place dans notre « Zinc », un M.F.

130 HP, qui a vu plus d'une fois les Fokkers.

Derrière moi mon pilote, le caporal Lafaye — tué depuis — regarde ses instruments de bord, assure son casque, pendant que j'examine le mécanisme de lancement de bombes et ma mitrailleuse.

Déjà deux avions survolent le terrain c'est notre tour à partir.

L'hélice est mise en marche, et en quelques mètres nous « décollons » pendant que je fais « au revoir » avec la main aux camarades qui restent.

Nous volons depuis dix minutes; le « moulin gaz bien » et tourne 850 tours, nous sommes à 1,000 mètres, l'habituel ahurissement causé dans les premières minutes par le bruit du moteur a disparu et a fait place à un léger engourdissement provoqué par le froid et le vent.

Le paysage défile au-dessous de nous comme un film cinématographique et de tous côtés des avions nous dépassent ou se laissent dépasser par nous, dont les occupants nous font des signes d'amitié lorsqu'ils nous croisent.

Au-dessus de notre tête, dans un Nieuport de chasse chargé de notre protection, mon camarade Moulinet, un vieux du 31^e d'infanterie, mon ex-régiment (nous nous sommes retrouvés à l'école d'aviation de Cazaux et ne nous sommes plus quittés depuis), me fait de grands gestes. Je me lève dans la carlingue et me tenant d'une main au support de mitrailleuse, de l'autre je répète les mêmes gestes que lui, pour lui faire comprendre que tout va bien.

Enfin les lignes... de longs sillons serpentant et se croisant en tous sens jusqu'à perte de vue, et, autour, le terrain, inculte, brun, labouré de trous d'obus... une vision des cratères de la lune au télescope.

L'ennemi nous a vus... nous sommes repérés. Aussitôt les flocons blancs, verts, noirs de ses obus viennent s'étager au-dessus et au-dessous de nous. Nous sommes bien encadrés; à chaque obus, le déplacement d'air fait faire d'énormes bonds à

notre appareil — on se figurerait être dans une barque ballottée par la tempête.

— Bon, j'y vais.

Enfin après de nombreux vols piqués, montées en chandelle et virages à la verticale, le barrage est passé...

Nous voguons maintenant à 2,000 mètres au-dessus de l'Alsace. Au-dessous de nous, Mulhouse, dont quelques batteries antiaériennes nous saluent au passage.

Lafaye se penche vers moi et me crie Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

Lafaye se penche vers moi et me crie

L'ÉCOLE MUTUELLE DES CUISTOTS

Cuistot, depuis longtemps déjà, je t'ai parlé des « légumes sauvages » que l'on a trop méconnus jusqu'ici. L'arareté des légumes cultivés a eu comme heureuse conséquence de faire cesser cette méconnaissance regrettale. Depuis le déjeuner original que mon ami Louis Forest et moi nous avons offert à quelques parisiens et où figuraient, outre ces légumes sauvages, les parties ordinairement perdues des légumes... civilisés, la cause est gagnée et, désormais, on sait qu'il y a dans les champs, dans les bois, sur le bord des routes, partout enfin dans la vaste campagne, des plantes comestibles, quelques-unes très savoureuses, et qui, bien que peu nutritives, comme toutes les plantes herbacées du reste, sont par contre extrêmement bienfaisantes en raison de l'action qu'elles exercent sur l'intestin.

Aujourd'hui, je cède ma place à M. le pharmacien-major Piedallu qui va me parler de ces légumes sauvages.

P. M.

Les légumes sauvages.

Je sais bien que dans la zone de combat les pauvres herbes sauvages elles-mêmes sont détruites, mais un peu à l'arrière, dans les terres qui ne peuvent encore être cultivées, pousse librement toute une végétation russe.

Faute de la laitue bien tendre et des verdures qui poussent au printemps dans le petit jardin du pays, peut-être beaucoup d'entre-vous ont-ils déjà utilisé le *pissenlit* et la *doucette*; j'en ai fait moi-même d'abondantes moissons. A côté de ces plantes bien connues, il en est une foule d'autres qui feront des salades ou des épiniards au goût relevé qui donne de l'appétit.

Rappelons brièvement les plantes sauvages qu'on peut manger sans crainte d'être empoisonné. Dans toutes les compagnies il se trouvera bien un naturaliste amateur qui se fera un plaisir de guider ses camarades dans cette recherche botanico-culinnaire et leur permettra de confectionner quelque plat pour varier l'ordinaire, riz, patates et fayots.

La chicorée sauvage aux fleurs bleues en marguerite, la lampsane commune, ou poule grasse, aux petites fleurs jaunes, aux feuilles en spatules, avec le pissenlit et la doucette, ou mâche, le cardamine ou cresson des prés et la barbarée ou cresson de terre, la raiponce, le salsifis, ou cochet, la scorsonère, la capsule bourse à pasteur, les portes, les crêpis dont les feuilles ressemblent un peu à celles du pissenlit, la laitue vivace aux fleurs mauves, la véronique

croissante ou cresson de cheval, feront d'excellentes salades cuites ou crues.

Les pointes de houblon cuites à l'eau salée remplaceront les asperges à la vinaigrette ou à la sauce blanche.

D'autres plantes devront être toujours cuites. Nous les appellerons si vous voulez « les épiniards du front ». Mettons au premier rang la moutarde sauvage ou russe, jotte, sénévé, dont les fleurs jaunes couvrent les avéines et les blés mal sarelés au printemps. Ses feuilles ont un goût qui peut plaire aux palais les plus délicats.

Dans la même catégorie, les oseilles sauvages, grandes et petites, en particulier les patientes, abondantes au bord des routes, quelques parisiens et où figuraient, outre ces légumes sauvages, les parties ordinairement perdues des légumes... civilisés, la cause est gagnée et, désormais, on sait qu'il y a dans les champs, dans les bois, sur le bord des routes, partout enfin dans la vaste campagne, des plantes comestibles, quelques-unes très savoureuses, et qui, bien que peu nutritives, comme toutes les plantes herbacées du reste, sont par contre extrêmement bienfaisantes en raison de l'action qu'elles exercent sur l'intestin.

Nourriture variée, saine et bonne, assaillie simplement, voilà le secret de l'humeur joyeuse et de la bonne santé. On ne se bat bien que quand on a le ventre plein.

Les légumes frais doivent être cuits rapidement à l'eau salée bouillante.

Dès qu'ils sont cuits, l'eau doit être enlevée. On peut, dans certains cas, se servir avantageusement de l'eau de cuisson pour faire la soupe, avec les carottes, pommes de terre, poireaux, choux, choux-fleurs, navets, haricots verts.

Les légumes cuits sont assaisonnés, et le beurre ou la graisse y sont incorporés sans faire rissoler. Une précaution essentielle est d'éviter la macération, qui donne à la cuisine un goût détestable. On peut aussi faire sauter, au beurre ou à la graisse, les légumes cuits à l'eau.

Corps gras. — A ce point de vue il faut rompre avec les préjugés : les graisses végétales de coco, de palmito, etc... sont excellentes et se digèrent très bien. De même les margarines qui sont extraites des meilleures suifs de boucherie. Certaines margarines sont préparées d'une façon tellement parfaite qu'il est impossible, au goût, de les distinguer du beurre. Les prix de ces produits sont très sensiblement moins élevés que celui du beurre.

Les légumes verts dont il est question ici doivent être récoltés jeunes, avant que la plante monte. Ils doivent être cuits après lavage en les jetant dans l'eau salée bouillante. Environ vingt minutes de gros bouillon suffisent. Ils sont égouttés, puis rafraîchis immédiatement dans l'eau froide, égouttés à nouveau, pressés, hachés si l'on veut et mélangés à du beurre, de la graisse, du jus de viande, des œufs battus, ou mieux à un roux clair, qui augmentent leur valeur nutritive.

Pour préparer le roux (1). — Prendre de la farine et la faire blondir légèrement en la remuant continuellement, avec un peu de graisse très chaude dans une casserole. Quand la farine est cuite ajouter petit à petit de l'eau, du bouillon ou du lait jusqu'à ce que l'on obtienne une sorte de sauce. A ce moment ajouter les légumes, bien égouttés, mélanger, saler et poivrer.

ANDRÉ PIEDALLU,
pharmacien-major de réserve,
chef du laboratoire du magasin général
de Vanves (Seine).

(1) Le roux de liaison des légumes verts préparés à la façon des épiniards, doit être blond seulement.



sur les talus et dans les endroits humides ; les orties brûlantes, grandes et petites, et l'ortie blanche ou lamier blanc, qui, cueillies bien jeunes, ne sont pas bonnes que pour les canards, et font des potages excellents. Les feuilles de betterave, de boursache, de chénopode bon Henri, de ficaire, de laitier de maraîcher, de phénope ou laitue des murailles, de mauve et de guimauve, d'oxalide, de raifort, convenablement assaisonnées feront des plats de légumes verts où la variété ne manquera pas.

Les racines de salsifis ou cochet, de scorsonère, de consoûde, d'aunée, les tiges dépourvues de leurs fibres et les racines de bardane seront préparées à la manière des salsifis cultivés. D'autres serviront d'assaisonnement.

La « imprenelle, l'ail sauvage pour la

salade ; l'origan, le thym sauvage pour le rata ; la perce-pierre ou chrysanthème mariné, confit au vinaigre, remplacera les cornichons, et la racine de raifort rapée, la moutarde ou à la sauce blanche.

Le dessert lui-même n'est pas oublié avec la gousse tubéreuse, dont le tubercule a le goût de noisette.

PRÉPARATION DES LÉGUMES

Nourriture variée, saine et bonne, assaillie simplement, voilà le secret de l'humeur joyeuse et de la bonne santé. On ne se bat bien que quand on a le ventre plein.

Tout est souriant : la nature, le temps, le chef de gare. Je me mets « par quatre » ; l'alignement est un peu festonné, à cause des colis.

Qu'importe ? Me voilà en wagon. Ça tire un peu pour embarquer, toujours à cause des colis ; la banquette n'a pas de coussin, la portière pas de carreaux et le bec de gaz pas de manchon.

— Que veux-tu, mon vieux, me dit le brave Bougne, le cuisinier de ma compagnie, qui est assis en face de moi, que veux-tu, c'est la guerre... C'est déjà bien joli que le wagon ait des roues.

J'approuve en silence, car je suis content et les grandes joies sont muettes. Nous sommes huit : quatre

chasseurs, deux tringlots et deux territoriaux dont le casque semble faire partie de l'individu, tellement sa course s'harmonise avec la physionomie.

On discute de choses graves :

« Tu vois ce bidon, je l'ai depuis le L... ; j'y tiens, mon vieux, le bouchon ferme bien, et puis il n'a jamais connu de fuite ; la fuite, tu sais, ça esquinte les bidons... »

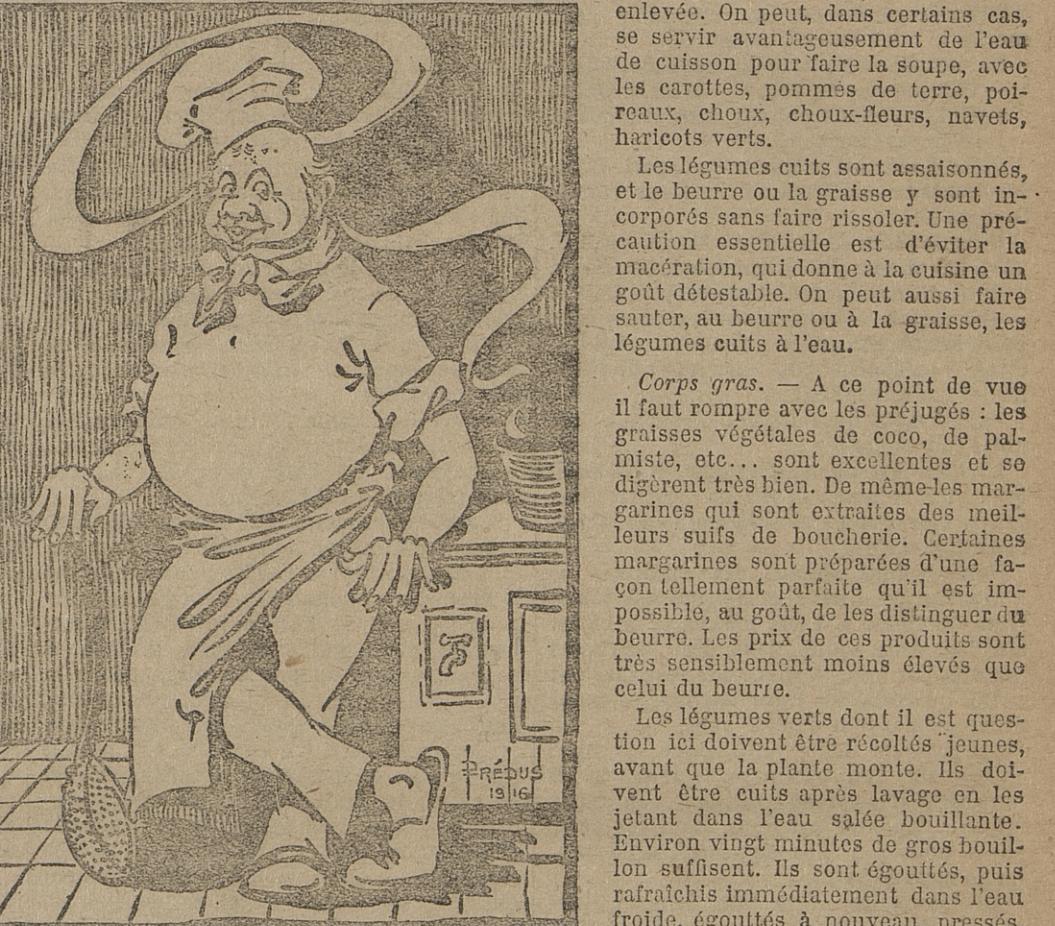
Nous arrivons à E... : quatre heures d'arrêt. Sur le trottoir, un écrivain confirmé par une garde imposante, nous apprend qu'il est interdit de sortir de la gare.

« T'en fais pas, me dit Bougne, nous « avons sorti » d'endroits plus dangereux que ça. »

Je le suis, les six camarades nous emboîtent le pas et nous sortons par... (je ne veux pas trahir le secret). Un restaurant nous invite : nous mangeons pour trente-cinq sous un peu moins bien qu'à la compagnie, mais, me fait remarquer mon cuisinier : « Ce n'est pas trop cher pour être servi par un type habillé en civil ».

Nous remontons en wagon de première, cette fois, s'il vous plaît. La fumée de nos pipes tourbillonne avec nos pensées ; nous somnolons. Une démangeaison me réveille. Bougne se gratte aussi. Nous nous interrogeons : « T'en avais, toi ? — Non, et toi ? — Moi non plus. — Alors ? » Un coup d'œil terrible du côté des deux territoriaux fait naître en moi le soupçon. J'argue cependant : « Ils ne se grattent pas, eux. — Peuh ! ils sont habitués ! »

— Mais voici la gare régulatrice : S...x, encore trois heures d'arrêt. Cette fois, pas



LES JOURNAUX DU FRONT

Sur le « Dur »

Du DIABLE AU COR :

« Les permissionnaires seront rassemblés à la gare à midi quarante-cinq... » Jamais la décision ne m'a autant intéressé. Je prends le chemin de la gare d'un godillot léger. J'emporte six bagages en aluminium, un morceau de granit du R... et un petit sapin que je veux planter dans mon jardin.

Tout est souriant : la nature, le temps, le chef de gare. Je me mets « par quatre » ; l'alignement est un peu festonné, à cause des colis.

Qu'importe ? Me voilà en wagon. Ça tire un peu pour embarquer, toujours à cause des colis ; la banquette n'a pas de coussin, la portière pas de carreaux et le bec de gaz pas de manchon.

— Que veux-tu, mon vieux, me dit le brave Bougne, le cuisinier de ma compagnie, qui est assis en face de moi, que veux-tu, c'est la guerre... C'est déjà bien joli que le wagon ait des roues.

J'approuve en silence, car je suis content et les grandes joies sont muettes. Nous sommes huit : quatre

chasseurs, deux tringlots et deux territoriaux dont le casque semble faire partie de l'individu, tellement sa course s'harmonise avec la physionomie.

On discute de choses graves :

« Tu vois ce bidon, je l'ai depuis le L... ; j'y tiens, mon vieux, le bouchon ferme bien, et puis il n'a jamais connu de fuite ; la fuite, tu sais, ça esquinte les bidons... »

Nous arrivons à E... : quatre heures d'arrêt. Sur le trottoir, un écrivain confirmé par une garde imposante, nous apprend qu'il est interdit de sortir de la gare.

« T'en fais pas, me dit Bougne, nous « avons sorti » d'endroits plus dangereux que ça. »

Je le suis, les six camarades nous emboîtent le pas et nous sortons par... (je ne veux pas trahir le secret). Un restaurant nous invite : nous mangeons pour trente-cinq sous un peu moins bien qu'à la compagnie, mais, me fait remarquer mon cuisinier : « Ce n'est pas trop cher pour être servi par un type habillé en civil ».

Nous remontons en wagon de première, cette fois, s'il vous plaît. La fumée de nos pipes tourbillonne avec nos pensées ; nous somnolons. Une démangeaison me réveille. Bougne se gratte aussi. Nous nous interrogeons : « T'en avais, toi ? — Non, et toi ? — Moi non plus. — Alors ? » Un coup d'œil terrible du côté des deux territoriaux fait naître en moi le soupçon. J'argue cependant : « Ils ne se grattent pas, eux. — Peuh ! ils sont habitués ! »

— Mais voici la gare régulatrice : S...x, encore trois heures d'arrêt. Cette fois, pas

mèche de sortir ; d'ailleurs, on a tout ce que l'on veut dans les baraques contiguës aux quais. On dirait une vogue de campagne, il ne manque que les chevaux de bois.

Les Économies

De la CHÉCHIA :

La mode est me dites-vous à l'économie. L'idée n'est pas absolument nouvelle : tout jeune, je descendais à cheval sur la rampe de l'escalier pour économiser les marches et

Du III^e Bataillon.

Ma Cagna

Du VER LUISANT :

Chère petite cagna ! Elle n'est pourtant guère luxueuse. Sur trois murs encore debout, un toit de papier goudronné descend en pente douce, s'accroche sur le quatrième côté à la poutre maîtresse provenant d'une ruine voisine. C'est du style imprévu.

Nous avons tendu sur un cadre de bois une toile de tente, un coupon de serpillière. Deux étroites ouvertures munies de plaques photographiques grand modèle se baptisent fenêtres. — Quelques planches, approximativement jointes, se rattachent à l'un des murs latéraux par des charnières de cuir emprunté à de vieilles godasses et jouent à la porte.

Des vis, un cadenas affirment nos droits de propriétaires. Un lambrissage de glaise, quelques bourrelets en drap garnis de paille, un petit mur de terre battue courant au pied de la façade assurent enfin l'étanchéité presque parfaite de notre case.

Evidemment tout cela n'est pas indiscutablement esthétique. Notre création avec ses yeux trop petits, prend un air drôlatique de myopie.

Puis l'échoppe du cordonnier, en quête lui aussi d'un abri tranquille, est venue se greffer, depuis quelque jours, sur notre habitation.

C'est une aile droite singulière, en loques et douves assemblées, qui s'ouvre en s'évasant, comme le pavillon d'un phonographe.

Le bœuf est notre ami. Nous discutons stratégie.

La tigre rougie par son brûlot fait d'un bidon percé, l'excellent travailleur vitupère terriblement l'éternelle boue qui enlève des semelles entières, chante avec une fausseté touchante les refrains sentimentaux en vogue, martèle son cuir en cadence, enfonce à petits coups rageurs ses chevilles et ses clous, nous distrait et nous enfume comme des renards avec ses déchets de cuir et de fil poissé.

Depuis deux ans

De GRENADA :

A quelques kilomètres du front, un capitaine, inquiet, s'est mis à la recherche d'un planton qu'il a envoyé en course et qui devrait être rentré depuis deux heures.

Un G. V. C. est là qui pourra peut-être le renseigner.

— Vous n'avez pas vu passer un homme ? Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Depuis deux ans, mon capitaine,

RÉCRÉATION DU POILU

TRENTE-SIXIÈME CONCOURS

Question n° 257. — Le truc du charpentier (H. LANNIER) :

Un poilu charpentier prétend qu'étant donné une planche de la forme ci-contre, on peut,



aucune perte de bois. A défaut de planche et de scie, on peut résoudre cet amusant problème, en se servant d'une feuille de papier et de ciseaux ou de canif.

Question n° 258. — Mot carré (5 lettres) (R. ANDRIEUX) :

Homme politique français — Pour l'enfant — On le peut à tout âge — Héros du temps de Charlemagne — Ce que nous libérons.

Question n° 259. — Fable-express (L. GOURLU) :

Préférant se soustraire aux lois de son pays, Un brave citoyen de la Mauritanie. Essaya, mais en vain, de changer de patrie.

MORALE A TROUVER :

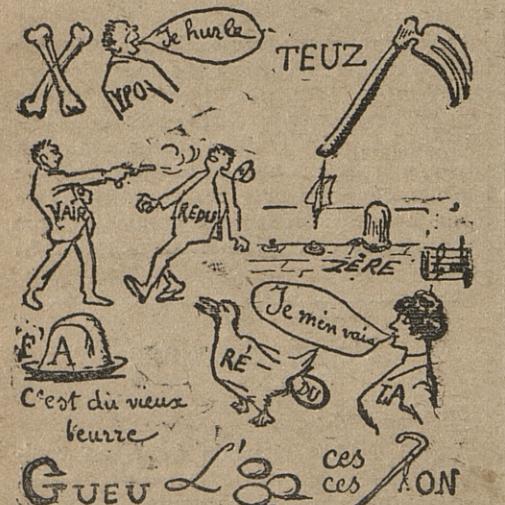
...de c'...

Question n° 260. — Acrostiche triple (H. LANNIER) :

Placer dans l'ordre voulu les dix mots suivants : Traineras — Singerais — Ecouleras — Dessalaït — Timbrasse — Carambole — Encablure — Dénicheur — Impécise — Escaliers.

Les deuxièmes, cinquièmes et septièmes lettres de ces mots convenablement intervertis — lues en acrostiche — donneront trois termes composés chacun de deux mots et ayant un certain rapport entre eux. Notez qu'il s'agit de quelqu'un qui est mieux qu'un camarade.

Question n° 261. — Rébus (YVON) :



Question n° 262. — Fantaisie (A. LARGE) :

Pour nous, c'est un verbe magique ; Le malade le dit quand sa santé revient. Dans la bouche allemande, écorché, il devient Un instrument de leur musique.

Question n° 263. — Problème (R. MIÈRE) :

Un aéronaute, désirant vérifier si son altimètre donne des indications exactes, laisse tomber une bombe sur le sol et note qu'entre le moment précis où il a laissé tomber l'engin et celui où il a entendu le bruit produit par l'explosion, il s'est écoulé 23 secondes. Déterminer si l'altitude de 1,650 mètres donnée par l'instrument est exacte.

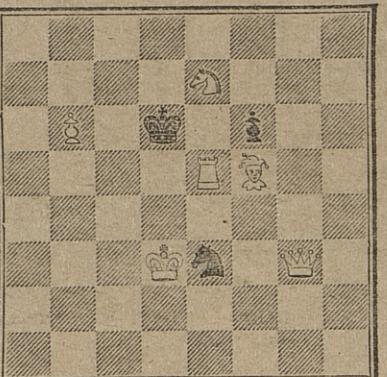
Vitesse du son dans l'air à la température où se fait l'expérience : 336 mètres par seconde. Négliger la résistance qu'oppose l'air à la chute du projectile, le volume de celui-ci étant assez faible, ainsi que le déplacement du ballon, l'air étant calme.

ÉCHECS
(Hors série)

Problème n° 3

NOIRS :

3 pièces



BLANCS : 6 pièces

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTIONS DU 31^e CONCOURS

Question n° 225. — Mot carré (6 lettres) :

CAVIAR
AMENDE
VERDUN
INDULT
ADULER
RENTRÉ

Question n° 226. — Fable-express :

Un mien ami tanneur, connu par ses largesses, En trois mots me donna le secret de sa richesse.

MORALE :

Le tan c'est de l'argent.

Question n° 227. — Charade :

Rat de cave.

Question n° 228. — Mots en losange,

P
R
A
C
T
O
L
E
S
T
O
R
E
A
L
E
E

Question n° 229. — Mots croissants et décroissants :

A — TA — RAT — TRAC — CARTE — TRACER — CRATÈRE — RACHETER — RETRANCHE — TRANCHE — CHANTRE — TANCHE — ANCHE — CANE — ANE — AN — N.

Question n° 230. — Rébus :

Lez angle ai onren porte é 1 mat gnie fit queue sucSez sur l'ancre.

Les Anglais ont remporté un magnifique succès sur l'ancre.

Question n° 231. — Concours de légendes :

LAURÉATS DU 31^e CONCOURS

Nous avons reçu 1,651 réponses à notre trente et unième concours.

On trouve six solutions justes :

Amiez, Albert, Armégnac, Augoy, Azemar, Auvray, Anceau, Allain, Aulnay, Auzières, Auto projecteurs d. c. a., Azisa, Ansart, Archambaud, Auguste Andouset, Andrieu, Albert, Ambulance 213, Anisette, Audard, Andrieux, Argoulo, Abelé, Avignon.

Buffet, Boyer, Bapt, Bérigaud, Bory, Boileau, Bachelot, Billard, Barry, Belcaen, Boyeldieu, Blanc, Berger, Bureau, Compagnie 26/3, Baudé, Blanc, Bigoult, Baguie, Bureau 15^e escadron train, Blaimpoin, Barrier, Bouillon, Brandal, Bertrand, Barras, Bonnenel, Barthé, Busigny, Bourdiol, Broncard, Bonhomme, Blanchard, Belley, Baille, Benoît, Béhinaud, Bély, Boyard, Bureau 47^e bataillerie, Buffet (H.), Biauchin, Bureau ambulance 3/4, Brochard, Bourgoin, Bonnet, Brisson, Brunel, Boudou, Bourguignon, Bouvier, Biagini, Brogat, Bridoux, Bonhomet, Baizel, Bathou, Buisson, Boulard, bureau 2 compagnie 28^e, Barré, Bourdel, Béardié, Bonjour, Brihat, Briné, Bernard, Belloux, Bouillot, Bourdillat, Bouthemy, Bureau G. D. 39, Bravais, Blanchy, Bourraine, Bonigen, Bernard, Burenschal, Berthelé, Bellez, Broger, Belloq, Berthelot.

Corion, Cornu, Colin (R.), Callot, Collier, Cas-
sou, Candon, Courtois, Canevas de tir 36 C. A., Collin, Collin, Caillez, Cuistots popote officiers 43^e bataillon, Chalamon, Chavoufier, Claverie, Charry, Chaix, Caussanel, Cabanier, Chousseau, Courtois, Cament, Chimaux, Carpentier, Couffin, Couteix, Colin, Cros, Chercheurs du Cherche-Midi, Chaillet, Coyne, Conte, Claverie, Caty, Clavier, Chalier, Camman, Castel, Chaud, Chambon, Charrin, Caire, Colnot, Cazalé, Caire, Cuillods, Cirtot, Chalain, Courdroux, Carré, Cot, Coulaud, Courvoisier, Comte, Codoul, Carbasso, Castaguet, Cotte, Cappe, Comenge, Chastel, Cabantous, Castels, Christiné, Cabé, Chiffin, Chalet, Caillat, Caussé, Cadin, Claude, Despax, Delacour, Dausse, Delahodde, Dubois, Dunaud, Debrance, Drouguy, Duidalfer, Desforges, Dufrenne, Dubois, Duhamel, Doceul, Depret, Dufay, Deusy, Diebold, Demarre, Daste, Delmas, Dumenil, Dumas, Duvivier, Dubois, Darclet, Descoutures, Dautet, Dalaisse, Dubet, Deschamps, Duplat, Durau, Duclos, Devenin, Decourbe, Dolon, Dutef, Dubreuil, Dufain, Desroches, Duquesnay.

Échelon 2 groupe 20 art, Etienney, Ermeneux, Escalère, Enard, Egurbide, Engel, Escande, Edme.

Faillan, Freydieu, Fabre, Ferrier, Flourens, Faran, Flafault, Fournier, Fabiani, Foglia, Ferraud, Fanfouet, Fenion, Favez, Ferat, Floquet, Fraise, Fabvre, Fourrier, Centre Aéronautique, Favennec, Feral, Fanfoulaide, Flandin, Faivre, Fraysse, Fouet, Faure.

Guillot, Gaudin, Guillaume, Goutteau, Gallat, Gérard, Gardère, Goillau, Guyard, Grillet, Gachet, Garde, Gardnel, Gachot, Gublin, Giscaro, Guillerminet, Gravier, Guillermit, Guillaume, Givolfuci, Grosset, Crégoire, Guérin, Gadant, Gaudou, Gonnet, Guibert, Godest, Gno, Guillou, Guéguenat, Gony, Gosselin, Galbe, Guillou, Guyanet, Genoux, Gabory, Georget, Gauthier, Garenne, Guillaume, Grosjean, Gille, Grandchamp, Gily, Gringoire, Gaillat, Gui-

bert (L.), Gauthier, Guyot, Giletto, Guibory, Gramott, Gautheron, Guillemot, Guillois, Gosset, Gravier.

Hébrard, Henckel, Henry, Hosdez, Hebert, Henriot, Husson, Harmot, Hippo, Henriet, Herreg, Henry, Houdard, Hélier, Hamarde, Houriez, Haurio, Hérisse.

Izard, Idrac, Isselin.

Jouvençon, Jenson, Jan, Joula, Jacquot, Josset, Jaro, Jolicour, Jouve, Jechoux, Jarin, Jamin, Julian, Jamin.

Krempp, Kersaho, Kots.

Lancelin, Lonchambon, Louvot, Lescaillon, Ligot, Leveque, Lambert, Léonard, Leheuvre, Le Petit, Legentil, Lombard, Lunel, Lejeune, Lapotaire, Langlois, Lepelley, Legéa, Lédu, Luciani, Lébœu, Lucien Lévy, Landinet, Lestel, Lelandais, Lecœur, Louchart, Lenger, Lhomme, Leroy, Lelièvre, Ladevèze, Lévy, Lebrun, Leduc, Leroy, Lapierre, de Lupié, Lajonie, Lejas, La-Brunie, Lescourau, Lambert, Louis le Reste, Lebureau, Lucas, Leburfe.

Moquet, Manel, Massicot, Marrel, Merin, Morin, Monet, Marzin, Michaud, Masson, Mazière, Maresin, Matifas, Meylie, Mallein, major Gvad, Maillard, Muller, Muot, Meiller, Mullet, Magnien, Marchal, Marchand, Mourot, Morissonaud, Monin, Mourel, Mathieu, Maurice, Mathé, Muller, Maupoumé, Mercier, Malifat, Malby, Marchand, Mercier, Maux, Moussy, Monge, Martel, Mesnil, Mollon, Maudet, Mété, Mété, Mouchoux, Martin, Masson, Malan, Médie, Mieble, Migay, Michel.

Noury, Nicloux.

Officiers ambulance 4/68, Officiers de la com-
pagnie 5/4, Oréchia, Ollivier, Olivier, Obry,

Orlyé de la Gravé, Officiers ambulance 3/5,

Officiers 6^e et 7^e compagnies.

Popote 22^e compagnie 24^e, Poncelet, Perrin,

POILU ET RÉCRÉATION DU POILU

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

Therwagne, Téruin, Thiry, Thiébault, Toury Thiry, Tainon, Trudelle Table 3 bis.

Uffier.

Venessy, Viard, Vigier, Villes, Vasset, Willo, Vaerin, Vachereau, Wattener, Voinin, Vieille, Verdet, Vorms, Vidal, Walusinski, Ventre, Vieillard, Varnier, Vitry, Vandome, Vanschoor, 49^e inf.; Popote officiers, 11^e escouade GBD, 1^e groupe travailleurs 9^e bataillon 88^e, 2^e escouade CM 6, 11 SMAA.

GAGNANTS DU 31^e CONCOURS

Le tirage au sort a attribué :

DEUX PORTE-PLUMES RÉSERVOIR « SWAN » (plume or dix-huit carats), à MM. Louis Mercier, 350^e infanterie, Maurice Cornu, 1^e génie.

SIX DÉJEUNERS DU Bulletin, CONSERVES « AIMÉE », à MM. Ponsart, 5^e artillerie à pied, Vieille, 5^e groupe cycliste; Louvot, 82^e artillerie; Henry Adrien, 3^e artillerie à pied; Maurice Darcie, 269^e infanterie.

DEUX BOITES DE BISCUITS GUILLOUT à : MM. Salesse, 61^e territorial; Troquet Henri, 76^e infanterie.

TROIS COLIS DE CHOCOLAT MENIER à : MM. Bally Louis, 5^e génie; Henri Augoy, R. P. S. Berthelé matelot Amiral Ronach.

SEPT PAQUETS DU FUMEUR à : MM. Duidalta, 86^e artillerie; Plisson, 6^e artillerie; Lebureau Jean, 8^e génie; Colin Roger, 1^e génie; Gontan, 53^e artillerie; Hérisse, 149^e infanterie; Guibert René, compagnie 31/4.

payements qui, exceptionnellement, pourraient être effectués en dehors du corps, tant en France qu'aux colonies.

(A suivre.)

Notre spirituel confrère du front le Crapouillot fondé et dirigé par le caporal I. GALTIER-BOISSÈRE, nous rappelle fort aimablement que la belle page sur le courage que nous avons publiée dans le n° 224 du Bulletin, sous la signature de son directeur, a paru tout d'abord dans ses colonnes (n° 9, première année), d'où la Revue franco-Macédonienne l'avait tirée.

Que le Crapouillot veuille bien nous excuser et nous permettre de le féliciter du caractère élevé et de la belle tenue de sa rédaction.

Explosion d'une grenade

Le sergent Henri Loupe, du 4^e d'infanterie, qui se trouvait en permission, chez sa mère, marchande de vin, cité Hittorf, 7, à Paris, a eu le bras droit emporté par l'explosion d'une grenade qu'il avait rapportée du front. Il est mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital.

Toutefois, l'absence des intéressés pouvant se prolonger pour des raisons de force majeure au-delà de la durée normale prévue, ils devront obligatoirement être pourvus d'un certificat de cessation de paiement, avant leur mise en route.

C. — Militaires envoyés en congé de convalescence de deux mois ou plus après traitement pour blessures reçues ou maladies contractées au cours des opérations de guerre.

C. — Militaires envoyés en congé de convalescence de deux mois ou plus après traitement pour blessures reçues ou maladies contractées au cours des opérations de guerre.

Il résulte de ces dispositions, qu'en principe, aucun paiement ne doit être fait aux permissionnaires par d'autres corps ou services durant toute la durée de l'absence.

Toutefois, l'absence des intéressés pouvant se prolonger pour des raisons de force majeure au-delà de la durée normale prévue, ils devront obligatoirement être pourvus d'un certificat de cessation de paiement, avant leur mise en route.

Le résultat de ces dispositions, qu'en principe, aucun paiement ne doit être fait aux permissionnaires par d'autres corps ou services durant toute la durée de l'absence.

Il résulte de ces dispositions, qu'en principe, aucun paiement ne doit être fait aux permissionnaires par d'autres corps ou services durant toute la durée de l'absence.

Toutes les l'itres, sans exception, qu'elles concernent le concours, le Salon des Armées, les observations scientifiques, etc., doivent être adressées au

BULLETIN DES ARMÉES

28, rue des Saints-Pères, Paris VII^e.

Les clichés du Bulletin des armées sont exécutés gracieusement par les établissements LAUREYS FRÈRES, 17, rue d'Enghien, Paris.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Paris.—Imp. des Journaux officiels, 31, quai Voltaire.

</div

